Document généré le 18 juil. 2025 20:21

**Recherches sociographiques**

# Commentaire

Jeanne Lapointe

Volume 5, numéro 1-2, 1964

Littérature et société canadiennes-françaises

URI : https://id.erudit.org/iderudit/055232ar
DOI : https://doi.org/10.7202/055232ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lapointe, J. (1964). Commentaire. *Recherches sociographiques*, *5*(1-2), 241–244. https://doi.org/10.7202/055232ar

Résumé de l'article

Commentaire

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

## COMMENTAIRE

Le beau texte que nous venons d'entendre, tout illuminé du dedans par un secret lyrisme de l'abstraction, propose une sorte de syntaxe des disciplines de l'esprit. La richesse illimitée des analogies, le foisonnement de la pensée et de l'érudition, l'ampleur et la sûreté de la démarche, un certain œcuménisme intellectuel font de ces pages une œuvre qui contient en elle-même sa propre fin, comme Kant le dit de l'œuvre d'art ; aussi se prêterait-elle mieux à la méditation et à la contemplation qu'au commentaire.

Contentons-nous, durant ces instants, de soulever, le long des avenues tracées ici, quelques problèmes qui se posent à l'amateur de littérature, amateur qui risque aujourd'hui cependant, par manque de familiarité avec les travaux antérieurs et l'ensemble de la pensée de M. Dumont, de s'égarer en des interprétations parfois superficielles ou simplistes.

Trois formes de relation entre sociologie et littérature sont proposées : recherche des circonstances historiques et sociales qui ont favorisé l'éclosion de l'œuvre ; étude de l'évolution du mythe, qui a peu à peu cédé sa fonction sociale à la littérature ; examen, par le sociologue, non seulement des symboles qu'une culture dépose dans les œuvres littéraires, mais inversement de l'action des symboles sur la société et le sociologue.

La deuxième partie de cet essai, qui sert d'arrière-plan aux méthodes proposées dans la première et la troisième parties, trace une vaste trajectoire historique où l'on voit le mythe, avec sa fonction globale de rêve compensateur, se transmuer, sous l'influence de la subjectivité que le christianisme introduit dans les cultures, en une multiplicité d'idéologies parcellaires que transporte la littérature. On est tenté, devant ce survol qui offre, comme les grandes découvertes ou les hypothèses fécondes, une apparence de simplicité, d'en prolonger les résonances et de poursuivre le rapprochement : si le mythe, pourrait-on dire, entraîne une *catharsis*, elle est d'ordre métaphysique ; la *catharsis* littéraire, par contre, est d'ordre esthétique et affectif. Le mythe propose des images-réponses ; le roman, des images-interrogations. Le personnage mythique n'a pas à décider de sa relation au monde, mais seulement à l'illustrer, par une série de péripéties et d'aventures, sous le regard éternel et patient de vérités bien établies ; le personnage littéraire n'est que problème, remise en question perpétuelle ; et l'on comprend la méfiance qu'il inspire aux dogmatismes et totalitarismes de toutes couleurs.

La troisième partie de l'étude de M. Dumont invite le sociologue à se mettre lui-même en doute au moyen des symboles, à prendre conscience de son propre poids de rêve, de ses marges d'incertitudes. Il semble bien que ce qui le motiverait le mieux à pratiquer cette ascèse serait une familiarité préalable avec la littérature — familiarité tout aussi gratuite que celle d'un physicien ou d'un statisticien avec le poète ou avec le peintre. Seul un sociologue habité tout autant par les rêves de la littérature que par les préoccupations scientifiques se trouvera suffisamment prémuni, lit-on ici, contre la tendance au déterminisme, et, ajoutons-le, contre une certaine atrophie de l'imaginaire qui est, paraît-il, une forme de schizophrénie.[1] Toute une pédagogie implicite du futur sociologue se dégage de ces réflexions.

[1] Jules MONNEROT, *La poésie moderne et le sacré*, Paris, Gallimard, 1945, 137.

Revenons maintenant à la première forme de collaboration qui était proposée au sociologue et au critique, et que nous aimerions examiner plus longuement ; elle se plaçait au stade de la relation entre l'œuvre et le milieu. Elle correspondait à l'enveloppe la plus extérieure, dans cette étonnante image des pelures de l'oignon, belle suggestion méthodologique pour l'analyse littéraire et l'approche critique — cet oignon, sans noyau et toujours pelure, comme l'œuvre où fond et forme ne sont toujours, et jusqu'au cœur de la recherche, qu'une seule substance inséparable, le moindre mot étant déjà tout le sens. Cette histoire préalable de l'œuvre devrait être purement sociale : « La biographie de l'auteur, dit M. Dumont, n'est pas une unité significative ; dissociée du groupe, elle dissout le sens de l'œuvre dans une aveugle psychologie. » On pourrait contester ce rapide rejet de l'éclairage psychologique, si on ne sentait l'intention didactique de ne pas compliquer la syntaxe entre sociologie et littérature ; mais on se demande par ailleurs si toutes les œuvres sont clairement cette réponse à une incitation sociologique ; songeons à Mallarmé.

Désormais enlevée cette première pelure, que faire du reste — qu'on appelle ici un résidu et qui laisse le sociologue perplexe ? On le sent enclin à reléguer ce résidu dans une transcendance, à le sublimer : il en fait un mythe. On pense aux sociétés qui élevaient l'être dont la sensibilité semblait anormale au rang de chamane, afin de « récupérer, selon Jules Monnerot, pour satisfaire un penchant puissant — au profit du groupe, — l'individu aberrant dont elles tiennent la condition précaire pour révélatrice et privilégiée. »[1] L'insolite se trouverait ainsi écarté du champ des préoccupations du sociologue, dans une sorte de marge réservée pour l'irréductible.

Mais avant d'en disposer ainsi, ne pourrions-nous rechercher ce qu'on trouve, dans l'œuvre, au delà de cette première pelure ? « Qu'y a-t-il à l'intérieur d'une noix ? », dirait Max Jacob. Quel est cet objet, qu'est-ce que l'écrivain a voulu y mettre, et quelle part pourrait en être atteinte par la critique sociologique ? Retrouvons un moment ce sociologue et ce poète qui observaient la ville. Le sociologue devra, par la suite, s'en tenir à cette réalité, en rendre compte avec exactitude ; le poète, lui, peut à loisir la déformer, possède le privilège du mensonge, sa seule éthique commençant au moment d'être fidèle à sa vision à lui de la ville, vision toute subjective, vision absolument unique s'il s'agit de vision-manière-de-voir, mais vision tout à fait commune, s'il s'agit de vision-chose-vue. Ce n'est pas la ville qui importe à Fargue, mais sa manière à lui de s'y insérer. Par son insistance sur le trivial, le poète montre bien que son intention est ailleurs ; il ne cherche pas à renseigner sur le réel, mais à travers sa propre vision partielle du monde, il exprime l'état de celui qui cherche, dans ce monde, sa place, y cherche son âme, cherche une adéquation entre le réel et lui-même, tout en sachant parfaitement qu'il n'y atteindra jamais ; cet état, cette aspiration irréalisable, le poète, imbu de cet « amer savoir », tentera, avec tout ce scepticisme mélancolique à l'arrière-plan de son esprit, de les mettre dans une forme et une structure. Lukacs a bien montré l'ironie de cette situation.[2] Et que d'écrivains, en proie à une éternelle insatisfaction devant leur œuvre, se la reprocheraient souvent comme une tare de la forme : « Toute œuvre ne garde-t-elle pas au cœur un manque secret, écrit Anne

---

[1] *Ibid.*, 124.

[2] LUKACS, *La théorie du roman*, Paris, Éditions Gonthier, 1963.

Hébert, une poignante imperfection qui est le signe même de la condition humaine . . . signe de la terre qui blesse la beauté du monde en plein visage. La poésie n'est pas le repos du septième jour. Elle agit . . . dans l'effort de la vie qui cherche sa nourriture et son nom. » [1] Cependant l'écrivain, qui a ainsi enserré un incohérent moment de l'existence dans une structure cohérente, ne s'est pas donné pour mission d'enrichir notre univers conceptuel. « Je n'enseigne point, je raconte », dit Montaigne. « Tout est dit, depuis sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent », constate La Bruyère. « On n'est pas écrivain pour avoir choisi de dire certaines choses, explique Sartre, mais pour avoir choisi de les dire d'une certaine façon. » [2] Qu'il n'y ait pas de noyau dans un oignon, l'écrivain, par conséquent, le reconnaît.

Est-ce donc l'œuvre entière qui sera résidu, pour le sociologue ? S'il arrive à en décanter une certaine masse de notations concrètes, descriptions de lieux, personnages, situations, fera-t-il le bilan de ce que les écrivains considèrent eux-mêmes comme des banalités et où ils admettent que la réalité est déformée par la subjectivité ? L'entreprise a été souvent tentée, au plan intuitif, pour la littérature canadienne ; le nombre réduit des œuvres permet une exploration complète ; mais justement, dans un nombre d'œuvres aussi restreint, les fréquences de thèmes sont-elles vraiment concluantes ou ne s'agit-il que de hasards ? L'autre risque que l'on court, c'est d'étiqueter comme spécifiquement canadien ce qui est le propre de la littérature même ; il m'est arrivé de relever chez nos héros de roman des indices de notre difficile adaptation au monde,[3] alors qu'il me semble aujourd'hui que toute l'entreprise littéraire n'a d'autre but que d'exprimer cette difficulté d'être dans des structures qui y font contrepoids.

Cette étude de la récurrence des thèmes, des symboles et des situations pourrait se faire au moyen d'autres documents que les œuvres littéraires : entrevues spontanées, correspondance, psychiatrie sociale, etc. ; elle met d'ailleurs sur un même plan l'œuvre de qualité et l'œuvre médiocre. La littérature aide cependant parfois à percevoir plus finement les symboles dont se nourrit une société ; cette sensible antenne pourrait même permettre, dans l'œuvre de certains écrivains qui précèdent leur temps, de prévoir de quels symboles la société se nourrira demain.

Les derniers retranchements de la littérature sont peut-être le langage — instrument de la vie quotidienne, bien sûr, mais que la littérature utilise à sa façon — et les structures mystérieuses de l'œuvre. On confectionne aujourd'hui savamment des structures dont le symbolisme est conscient et volontaire : Joyce, *L'année dernière à Marienbad*, et autres. Auparavant, la structure de l'œuvre apparaissait à l'écrivain comme une affaire de choix esthétique, d'équilibre logique ou significatif du récit. Chez ceux qui sont conscients de leur inconscient et chez les autres, il y a une part de lucidité et une part de nuit dans l'agencement des structures de l'œuvre. Est-il absurde d'imaginer qu'on pourrait tenter de codifier plus ou moins les types de structures, d'en faire une sorte d'algèbre, de voir comment elles se combinent. En procédant ensuite à une étude quantitative sur un grand nombre d'œuvres, ne pourrait-on arriver à une symbolique des structures

---

1 Anne HÉBERT, *Poèmes*, Paris, Éditions du Seuil, 1960, 71.

2 Jean-Paul SARTRE, *Situations, II*, Paris, Gallimard, 1948, 75.

3 « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *Cité libre*, 10, octobre 1954, 17-36.

conscientes et inconscientes, sorte de musée imaginaire des formes littéraires, où se trouverait cernée d'un peu plus près l'essence de la littérature ? . . .

L'entreprise n'est peut-être pas aussi farfelue qu'il semble, si l'on songe aux recherches — mieux connues des statisticiens et des linguistes que des critiques littéraires — qui permettent par exemple de définir, par le seul relevé de la fréquence relative des substantifs, adjectifs et verbes dans un texte, s'il s'agit d'un poème en prose ou d'un roman ; cette fréquence relative des parties du discours suit, dans les tragédies de Racine, une courbe extrêmement précise et permet de supposer qu'*Iphigénie*, œuvre qu'on croyait postérieure à *Bérénice*, a sans doute été écrite avant.[1]

C'est peut-être par ce biais, d'un certain quantitatif de cet élément qualitatif, affectif et semi-conscient qu'est le langage que sociologue, statisticien, psychologue et critique, travaillant de concert, rejoindront au plus proche l'œuvre littéraire, là où elle se cristallise. C'est peut-être dans cette algèbre ou dans une géométrie des structures, dans la mathématique du langage que les Lanson et les Brunetière de demain devront consentir à dialoguer avec une calculatrice électronique. L'admirable essai de M. Dumont, œuvre de poète, d'homme de science et de philosophe, contribue à abolir ces murailles qui se sont élevées si haut depuis trois siècles, entre esprit de géométrie et esprit de finesse — murailles dont se fût affligé Pascal, homme ondoyant et divers, exemple justement, et lui aussi, de la puissante polyvalence de l'intelligence.

Jeanne LAPOINTE

*Faculté des lettres,*
*Université Laval.*

[1] Pierre GUIRAUD, *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 26.